

BULLETTIN

SALÉSIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XVIII^e ANNÉE — N^o 6.

Paraît une fois par mois.

JUIN 1896

AVIS TRÈS IMPORTANT.

Dans le but de fournir à nos chers Coopérateurs une occasion toute salésienne d'honorer le Cœur Sacré de Notre-Seigneur durant ce mois de juin, nous publions à nouveau les documents qui ont trait à l'ŒUVRE PIE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS A ROME. Pour ce qui regarde l'envoi de la feuille de souscription et des aumônes recueillies, nos lecteurs ont les plus grandes facilités, comme l'atteste le Titre XII de l'Instruction insérée au présent numéro mais de façon à pouvoir en être détachée :

Agrégation dans chaque Maison salésienne.— Dans les localités où il existe une Maison salésienne — religieux ou Filles de Mario Auxiliatrice, — les fidèles peuvent y faire leur offrande, en donnant leur nom et leur adresse. Les Directeurs et les Directrices, qui ont reçu pleins pouvoirs, procéderont à l'agrégation, en inscrivant sur le registre disposé à cet effet toutes les indications nécessaires; le souscripteur recevra le souvenir dont nous avons parlé, et, par les soins des Directeurs et Directrices de chaque Maison, les offrandes seront centralisées à Rome ou à Turin.

Puisse le divin Cœur inspirer aux amis de nos Œuvres un véritable élan de générosité.

GLOIRE ET AMOUR

AU

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

PARMI les paroles les plus graves qui soient sorties de la bouche de Pie IX, le doux et grand Pontife de sainte mémoire, celles qu'il prononça en 1860 à Rome, au cours d'une audience solennelle, sont particulièrement dignes d'attention. *L'Église et la société*, s'écria Pie IX, *ont mis toute leur confiance dans le Cœur de Jésus. C'est ce Cœur qui sauvera l'Église et guérira les plaies de la société.* Cet immortel Pontife ne s'en tint pas aux paroles. En 1856, il avait étendu à l'Église universelle la célébration, jusque-là plus ou moins restreinte, de la fête du Cœur de Jésus avec messe et office propres; huit ans plus tard, c'est-à-dire en 1864, il plaça sur les autels l'apôtre illuminé

et infatigable des miséricordes du divin Cœur, la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque; enfin, par un Bref en date du 22 avril 1865, et pour faire droit à des instances aussi vives que répétées, arrivant au pied de son trône de tous les points de la terre et représentant toutes les classes de la société, le même Pape approuvait l'acte solennel de la consécration du monde entier au Sacré-Cœur de Jésus.

Peu après, Pie IX descendait dans la tombe, mais le zèle pour la propagation de cette dévotion si chère et si profitable aux âmes s'emparait de son glorieux Successeur. Léon XIII a si vraiment hérité des saintes et ardentes préoccupations de Pie IX, que chacune des années de son règne Pa vu, par des honneurs nouveaux, par des privilèges particuliers, par des exhortations fréquentes et embrasées, promouvoir et encourager cette dévotion. De fait, l'auguste Pontife désire *par-dessus tout, aux temps si mauvais où nous vivons, qu'on ne laisse échapper aucune occasion de donner au Cœur Sacré de Jésus de particuliers témoignages d'adoration*; ce sont les termes du Décret de mai 1889. Admirable Pontife, en qui resplendissent à un égal degré une profondeur d'esprit qui lui attire l'admiration de ses adversaires mêmes — le cœur magnanime du Vicaire de Jésus-Christ ne connaît point d'ennemis —, une sagesse de gouvernement qui détermine les chefs d'États à invoquer son arbitrage dans les questions les plus difficiles et les plus délicates, une ardeur de zèle qui le pousse à propager la foi catholique parmi ceux qui en sont encore privés ou qui ont eu le malheur de s'en éloigner, enfin une tendresse de piété qui lui sert à maintenir toujours vivants, et par la parole et par l'exemple, l'esprit de charité et la ferveur de la prière chez les fidèles confiés à ses sollicitudes apostoliques.

Qu'il est beau, chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, qu'il est sublime ce spectacle d'unité d'intentions saintes et d'indéfectible continuité d'actions surnaturelles que nous offre l'Église catholique en la personne de ses Pasteurs suprêmes! L'homme meurt, mais le Pape ne meurt jamais. Depuis Innocent XI, qui, le premier, permit en 1689 et dans l'église de la Visitation de Dijon, la première messe en l'honneur du Sacré-Cœur

de Jésus, jusqu'à Léon XIII qui, en 1889, éleva au rite double de première classe, et pour l'univers catholique, la fête du divin Cœur, on trouve chez les Papes qui se sont succédé sur la Chaire de Pierre, même au point de vue spécial où nous nous plaçons, une constante harmonie de pensées et de vouloirs efficaces. Les obstacles qui surgissent de tous côtés ne font qu'accroître la fermeté de leur volonté, les ravages du mal qui va s'étendant partout redoublent les efforts qu'ils s'imposent pour y porter remède. Le conciliabule de Pistoie, en 1783, où une poignée de nouveaux pharisiens attentaient à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus, l'appelant nouvelle, erronée et pernicieuse, a trouvé sa suprême et définitive défaite dans le Décret pontifical de 1889, qui, non seulement proclame cette dévotion aussi ancienne, dans sa substance, que le christianisme, pleinement orthodoxe et providentiellement salutaire pour notre époque, mais encore qui la recommande chaudement, souhaitant la voir de tous bien comprise, aimée, pratiquée. Léon XIII ne pouvait mieux dire. Dans l'ordre physique, comme dans l'ordre moral, le cœur est la source et l'âme de la vie. Nous disons qu'un homme est mort quand son cœur a cessé de battre; d'autre part, le pire des malheurs moraux qui puissent affliger une personne, c'est qu'on vienne à la trouver sans cœur. Dès lors, pratiquer la dévotion au Cœur de Jésus signifie puiser en Lui et retremper dans ses ardeurs la foi aux vérités de notre sainte religion, et garder toujours vivante cette foi au milieu du scepticisme des uns et de l'indifférence des autres; c'est aussi purifier notre cœur de tout ce qui est indigne d'un chrétien, lui infuser une vie nouvelle et le fortifier en le nourrissant des ardeurs et de la pureté infinies du Cœur de Jésus. Et comme les douleurs, les peines d'une personne aimée sont nos peines et nos douleurs, avoir de la dévotion au Cœur de Jésus signifie consoler ce divin Cœur des affronts, des injures qu'il reçoit malheureusement tous les jours, même dans le Sacrement de sa tendresse. Vous ne l'ignorez pas, chers Coopérateurs et bonnes Coopératrices, le blasphème, chanere hideux, s'étend tous les jours davantage, la religion est trop souvent persécutée, l'immoralité prend mille formes diverses pour ruiner les

âmes. Et comme si c'était trop peu encore, à chaque instant on entend parler de crimes aggravés de profanations exécrables; des hordes sataniques trouvent moyen de pénétrer dans les églises et parfois d'y perpétrer les plus affreux sacrilèges. Et nous pourrions, nous, catholiques, rester impassibles à la vue d'iniquités aussi énormes? Dieu nous en garde. Nous devons au contraire, pleins d'ardeur, nous lever, secouer notre torpeur et renoncer à une prudence malentendue qui, en dernière analyse, s'appelle paresse ou lâcheté, nous devons serrer nos rangs et nous grouper en masses compactes pour la conservation de notre sainte religion, pour le triomphe de la morale chrétienne. Malheur à nous si, malgré le spectacle déchirant qui afflige nos regards, nous demeurions négligents, indolents, insoucians! Ce serait attirer sur nous la juste colère de Dieu.

Notre cœur ne doit pas être seul à prendre part aux angoisses, aux souffrances de Jésus: il faut faire quelque chose de plus. *Probatio dilectionis exhibitio est operis*, écrivait déjà saint Grégoire; n'est-ce pas dire que l'amour vrai consiste à modeler nos œuvres sur nos sentiments intérieurs, à traduire les paroles en actes. La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est un des moyens les plus efficaces de sanctification que la bonté de Dieu ait mis entre nos mains; c'est le mystère, qui, caché durant tant de siècles, nous révèle enfin ses profondeurs salutaires, c'est le trésor de richesses infinies par Dieu réservé aux jours où nous sommes: *Dabo vobis cor novum* (1), dit un jour le Seigneur par la bouche d'Ézéchiel.

Mais, à quoi servirait d'entourer d'une admiration stérile ce moyen si puissant de sanctification, ce mystère tout aimable, ce trésor de richesses incommensurables, si nos pensées et nos œuvres ne correspondaient pas à ce que le Cœur de Jésus veut de nous, si notre vie ne reflétait pas, comme un miroir fidèle, les vertus du divin Cœur, en un mot, si notre préoccupation constante et généreuse n'était pas d'imiter Jésus? Et comme l'humilité, la mansuétude, la charité sont les vertus particulières du Cœur de Jésus, ce sont précisément ces vertus qui doivent être l'âme de notre âme, la vie de notre vie,

surtout au cours du mois dédié au Cœur si bon de Notre-Seigneur. Le bienfait de la Création est grand, celui de la redemption, où notre foi trouve sa vie et sa fin, est plus grand encore: mais ni l'un ni l'autre de ces bienfaits ne porteront leurs fruits de vie éternelle, s'ils ne trouvent dans la pratique des bonnes œuvres et surtout des œuvres de miséricorde, leur vie et leur soutien.

Notre bien-aimé Père Don Bosco, de chère et vénérée mémoire, nous a appris la vraie dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, celle qui passe des paroles aux actes, de la prière à l'esprit de sacrifice, de la foi à la charité envers le prochain. Ayons à cœur, nous aussi, surtout durant ce mois, de faire passer dans notre vie de tous les jours les saintes leçons de notre vénéré Fondateur; les promesses de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie trouveront alors en nous leur heureux accomplissement; et nous obtiendrons, nous aussi, que le divin Cœur de Jésus nous soit source d'abondantes bénédictions, refuge durant notre vie, réconfort et salut à l'heure de notre départ pour le ciel.



Vers la fin d'avril, le Patronage Saint-Pierre, à Nice, recevait, pour la première fois, la visite de Don Lazzerio, Directeur Général des ateliers salésiens, un des Supérieurs majeurs de notre Pieuse Société.

La réception que firent à Don Lazzerio nos enfants de Nice fut marquée au coin de la solennité cordiale qui est le caractère distinctif de toute fête salésienne.

Le lendemain, 26 avril, fête du Patronage de Saint-Joseph, Don Lazzerio eut la joie de voir à la sainte Table trente-huit premiers communians, préparés à cette grande date de leur vie avec le soin auquel on a tout particulièrement le droit de s'attendre dans une Maison de Don Bosco.

Enfin le lundi 27 avril, S. G. Mgr Balaïn se rendait au Patronage, où, après avoir célébré la sainte messe, il donna la Confir-

(1) Ézéchiel, XXVI.

mation aux premiers communiant de la veille. Une touchante allocution du Pontife mit le sceau le plus pieux aux grâces de cette cérémonie. Après le déjeuner, nos enfants et leurs maîtres se réunirent autour de Monseigneur pour lui exprimer leurs sentiments de profonde gratitude et de filiale vénération. Un des plus jeunes confirmés lut un compliment auquel Sa Grandeur répondit par quelques paroles empreintes d'une grande bonté pour les enfants et d'une paternelle bienveillance pour les Salésiens. Monseigneur prit enfin congé au milieu des vivats enthousiastes des enfants et aux accents de la fanfare.

Nous nous en voudrions de ne point signaler, à **Ménilmontant** la nombreuse communion pascale des chers jeunes gens du Patronage du dimanche, à la grande édification de la paroisse de N.-D. de la Croix. Le zélé curé, M. l'abbé Blériot, a bien voulu se dire consolé de cette démonstration catholique. Aussi a-t-il accepté avec bonheur de prêcher à l'Oratoire de Ménilmontant le jour du Patronage, le panégyrique de saint Joseph.

Les enfants qui fréquentent le Patronage du dimanche ont donné, en l'honneur de Don Ronchail, Directeur de la Maison, à l'occasion de sa fête, une ravissante séance littéraire et musicale.

Signalons aussi la visite de Mgr l'archevêque de Césarée, qui a daigné s'intéresser vivement à nos Œuvres, dont la Maison de Paris lui révélait la nature et le fonctionnement.

TURIN.

HÔTES ILLUSTRÉS.

Le mardi 5 mai dernier, Sa Grandeur Mgr. Robert, évêque de Marseille, accompagné de M. l'abbé Dupré, son secrétaire particulier, daignait accepter l'hospitalité de l'Oratoire de Valdocco.

L'éminent successeur de saint Lazare, qui se rendait à Rome *ad limina*, honorait pour la première fois de sa visite le berceau des Œuvres de Don Bosco.

Notre vénéré Père Don Rua, son Chapitre et la Maison entière ont été particulièrement consolés de posséder, durant quelques heures trop courtes, un Prélat en qui notre bien-aimé Fondateur et ses entreprises d'apostolat ont toujours trouvé un protecteur fidèle et paternellement dévoué.

Monseigneur Robert s'est plu à rappeler ses relations cordiales avec Don Bosco, à affirmer aussi le souvenir voué par Sa Grandeur à la mémoire de l'humble prêtre de Turin, et ses sentiments de spé-

ciale bienveillance à l'égard des Salésiens et de leurs œuvres.

Le lendemain, mercredi, après avoir passé toute une matinée au Monastère des Filles du Cœur de Jésus, dont le diocèse de Marseille possède la Maison-Mère, notre vénérable visiteur partait pour Rome, où les affaires de son beau diocèse le retiendront plusieurs semaines.

Huit jours plus tard, l'Oratoire de Valdocco était de nouveau en fête pour recevoir deux Prélat de l'Amérique du Sud : Nosseigneurs : Herrera Restrepo, archevêque de Bogotà (Colombie) et Joachim Pardo Vergara, évêque de Medellin, autre diocèse de la même République.

Nos lecteurs savent que les Salésiens de Don Bosco comptent, en Colombie, plusieurs Œuvres florissantes : les Oratoires de Bogotà, de Fontibon, la Mission de Saint-Martin et surtout le Lazaret d'Agua de Dios, où notre regretté Don Unia a contracté, au service des lépreux, le germe du mal qui a hâté pour lui l'heure de la récompense.

Les deux Prélat nous ont quitté trop tôt pour aller traiter à Rome les hauts intérêts de leurs églises.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO

AMÉRIQUE DU SUD

Vicariat apostolique
de la Patagonie septentrionale et centrale

I

Le *Camarujo* dans la Patagonie, ou le culte public rendu à un Esprit bon et le culte privé à un esprit mauvais.

Nous sommes heureux de pouvoir enfin publier une relation particulièrement intéressante de S. G. Mgr. Jean Cagliero, Vicaire Apostolique de la Patagonie. Elle a trait au *Camarujo*, ensemble de fêtes superstitieuses des Indiens de la Pampa, de la Patagonie et du Chili; aujourd'hui, grâce à Dieu, ces fêtes ont pu être supprimées pour faire place aux rites sacrés et aux cérémonies imposantes de notre sainte religion.

Le *Camarujo* est un rite religieux qui n'est pas précisément un culte idolâtre, mais une superstition déplorable des Indiens de la Pampa, des Tehuelches de la Patagonie et des Araucans, leurs voisins du Chili. Dans leur culte, on ne trouve ni sacerdoce, ni temples, ni

idoles, ni dogmes, ni corps de doctrine soit religieuse soit morale. Il ne savent ni lire ni écrire, se servent, pour communiquer avec les gens civilisés et les chrétiens, d'interprètes, dont sont largement pourvus les Caciques de chaque tribu (*Capitanejo*). Les livres ou écrits publics sont inconnus chez eux. Leur règle de conduite s'appuie sur la voix intime de la loi naturelle, sur quelques lois traditionnelles et sur plusieurs réminiscences d'un passé très ancien, ce qui nous fait conclure à leur origine asiatique. Leur croyance se base toute entière sur les deux principes du manichéisme ou dualisme. Ils ont foi en un Esprit bon, dispensateur des grâces et des bienfaits dont ils ont besoin, et croient en même temps à l'existence d'un Esprit mauvais (*gualicho*), auteur de tout mal, de toutes les maladies et cause de la mort.

Les Indiens se soucient fort peu de plaire à l'Esprit bon: c'est à peine s'ils le connaissent; ils s'étudient plutôt à apaiser et à se rendre propice l'Esprit mauvais, duquel ils ont une peur étrange. Depuis l'arrivée des Salésiens dans la Patagonie et des Franciscains dans l'Arucanie, ces Indiens, entrés en contact plus fréquent avec les chrétiens, ont commencé à avoir une notion plus exacte de Dieu et de *gualicho*, le démon, l'ennemi de Dieu et le leur. Dans chaque tribu, une pythonisse, (*périmontan*), qui leur tient lieu de prêtre, est en même temps devineresse et médecin.

Culte rendu au bon Esprit.

Le seul acte de religion public et solennel qu'aient les Indiens, c'est le *Camarujo*, ensemble de cérémonies où l'on rend des actions de grâces au bon Esprit pour des bienfaits obtenus, et où l'on lui adresse des supplications pour ceux que l'on veut encore obtenir. Dans ce but, on voit toutes les familles de la tribu se réunir; quelquefois les tribus voisines viennent s'adjoindre à cette réunion et on peut alors compter les Indiens par milliers. N'ayant point d'église où s'assembler, ils déterminent une plaine, une oasis dans le désert, les bords d'un fleuve, au besoin quelque lac où, sous les saules, ils campent comme des soldats.

Le *Camarujo* dure plusieurs jours. Ce ne sont que chants discordants et cris sauvages, libations d'eau et aspersions faites avec le sang d'un veau que le Cacique vient d'égorger pour la circonstance. Après les cris, viennent les danses vertigineuses. Les hommes, les femmes, les garçons et les filles forment quatre grands cercles et dansent séparément, chacun dans son cercle. Les danses sont bientôt suivies d'orgies et de débauches, où l'eau de vie met tous ces malheureux dans un état d'ivresse tel qu'ils n'en sortent qu'après deux, trois jours et plus encore d'un lourd sommeil; avec quel profit pour la moralité, on peut aisément se le figurer....

Culte rendu à Gualicho La pythonisse.

Le culte rendu par les Indiens à *Gualicho*, le génie du mal, est moins solennel et se rend d'une manière toute privée. Non seulement les familles qui ont une personne malade, mais aussi ceux qui auraient dans leur voisinage quelque maladie épidémique comme la petite vérole, la fièvre typhoïde, etc., etc., s'adressent à leur *machi*, femme-médecin, à qui ils donnent le nom de *périmontan* ou pythonisse, qui vient aussitôt faire des adjurations à l'esprit du mal et prononcer des exorcismes étranges.

Pour intimider *Gualicho*, elle fait dresser sur la chaumière (*toldo*) du malade deux lances, qui ont but pour de l'empêcher d'y entrer. Lorsque la maladie est grave et si l'on a lieu de craindre qu'il n'y soit déjà entré, elle va et vient aux alentours de la chaumière, tenant en main un tison ardent qu'elle agite de haut en bas et de droite à gauche en poussant des cris forcenés, tandis que deux robustes jeunes gens brandissent leur lance et s'escriment contre le vent, comme pour enfler l'air. Si le malade guérit, c'est une preuve évidente que *Gualicho* a dû déloger; la mort survient-elle? alors *Gualicho* a vaincu et ils s'enfuient de ce lieu fatal où habite le démon, mais non sans avoir mis le feu à la chaumière. Bien plus, si par malheur ils venaient à penser que la *machi* ou pythonisse fût possédée de *Gualicho* et que cette possession ait occasionné la mort du malade, ils imitent les Orientaux, qui poursuivent à outrance les sorcières pour les mettre à mort sans pitié.

Je visitais l'autre jour les prisons publiques de Viedma, capitale de la Patagonie septentrionale et lieu de ma résidence. Là se trouvaient enchaînés cinq Indiens qui avaient été condamnés pour avoir mis à mort, d'une manière aussi barbare que cruelle, à quarante lieues de chez nous, une de ces *machi*. Persuadés que *Gualicho* la possédait, ils avaient voulu le faire déloger à tout prix, et, non contents d'avoir tué leur victime, ils avaient foulé aux pieds son cadavre, après l'avoir maltraité de telle sorte qu'il ne présentait plus qu'un monceau informe de chairs putrides.

Bien souvent, dans mes chevauchées à travers le désert, il m'arrive de trouver sur les branches d'un arbre sensiblement plus haut que les autres arbustes, des brins d'habits, des lambeaux d'étoffe, quelques plaques d'épiderme et autres bagatelles plus ou moins ragoûtantes, qui sont autant de gages du vœu que les Indiens font à *Gualicho*. Cet arbre, ils le regardent comme sacré; il apaise l'ennemi et le rend sinon propice, du moins inoffensif.

A la mort d'un chef de famille on l'enveloppe, avant de l'enterrer, dans une pièce

de cuir, avec sa lance et ses *boleadoras* ou filets de chasse. Le défunt est-il un *capitanejo* ou cacique, on enterre aussi son cheval, pour lui fournir les moyens, dans son long parcours jusqu'aux demeures éternelles, de voyager, de chasser et de se défendre contre l'ennemi. Huit jours sont consacrés aux lamentations. Le matin, au lever du soleil, et le soir à la chute du jour on les voit, tournés vers l'Orient, commencer leurs gémissements. Bientôt le désert retentit de leurs mélodies plaintives, et les cris qu'ils poussent rappellent le passage de la Sainte Écriture où Rachel pleure la mort de ses enfants et refuse toute consolation : *Rachel plorans filios suos... quia non sunt*. Rien qu'à les entendre on en reste douloureusement saisi ; c'est un véritable crève-cœur. Je me rappelle avoir entendu ces cris en 1886 lorsque me trouvant avec Don Milanesio, Don Panaro et le catéchiste Zanchetta dans la Mission de Chichinal, à cent lieues de la résidence centrale de Viedma et Patagones, j'appris la mort du chef d'une nombreuse famille de Sayuhuèque. Les cantilènes aussi étranges que lugubres qui venaient frapper mon oreille me causèrent alors des émotions d'un genre tout nouveau. J'éprouvais dans mon âme je ne sais quelles impressions élevées qu'il ne m'avait jamais été donné de ressentir en Europe, même à l'audition des belles et sublimes harmonies de nos plus célèbres compositeurs. J'en étais réellement ravi, et, huit jours durant, matin et soir, je sortais de chez moi pour prêter l'oreille à l'écho lointain qui m'apportait ces gémissements et ces lamentations.

Le Camarujó que nous avons pu empêcher dans la tribu du Yancuche et supprimer dans celle du cacique Sayuhuèque.

C'est dans cette Mission précisément que pour la première fois nous avons pu nous rendre compte de ce qu'est le *Camarujó*, alors que, occupés depuis plusieurs mois déjà à instruire et à catéchiser ces deux tribus, nous venions à peine de procéder au baptême et à la confirmation des enfants. Les femmes n'attendaient que le retour de leurs maris, partis en chasse de l'autruche et du guanaco, pour venir, elles aussi, recevoir le bienfait de la foi par le moyen de l'instruction religieuse. Bientôt on les vit arriver avec des troupes de chevaux chargés de peaux, de plumes, de viandes séchées au soleil et trempées, pour mieux en assurer la conservation, dans les eaux salines qui ne manquent pas au désert.

Pour fêter l'arrivée de nos *Boleadores*, les deux tribus voulaient remercier le Grand Esprit qui les avait ramenés sains et saufs à leurs familles et leur avait accordé une si belle chasse. La tribu Yancuche et son excellent chef en tête, Yancuche Michel, venait

tout récemment de se convertir et de recevoir le saint Baptême. Ils ne voulaient donc rien faire sans ma permission et s'adressèrent à moi pour pouvoir procéder à la *Confession à Dios*, en d'autres termes, au *Camarujó*. Nous pensions bien que ce devait être un rite où entrait la superstition et l'étrangeté. Aussi les avons-nous dissuadés de le faire, les engageant au contraire à assister au saint Sacrifice que j'allais célébrer pour rendre grâces au seul vrai Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, dont ils tiennent tout le bien qu'ils ont reçu, Dieu étant l'Auteur de tout bien. Notre exhortation ne fut pas inutile, car ils vinrent tous rendre grâces à Dieu. Il n'en fut pas de même du cacique Sayuhuèque. Pour ne pas courir le risque d'essuyer un refus, il prépara à la sourdine une fête à laquelle prirent part plus de cinq cents Indiens.

Nous étions en décembre, et un dimanche. Dans notre hémisphère austral, il fait chaud en décembre comme au mois de juin en Italie. Nous attendions après le dîner l'arrivée de nos enfants, garçons et filles, pour l'instruction chrétienne. Comme ils venaient toujours par groupes de trente, quarante, quatre-vingts et même quelquefois de cent et deux cents, nous étions à nous demander ce qu'il pouvait bien y avoir, puisqu'aucun d'eux n'arrivait ce jour-là. Nous sortîmes de notre demeure pour jeter au loin un coup d'œil qui embrassait un horizon sans limites. Mais qu'y-a-t-il au fond de cette vallée ? C'est un nuage de poussière soulevée par une multitude d'Indiens qui s'agitent en tous sens. Grâce aux rayons du soleil qui y pénétrèrent, nous apercevons un frétillement de lances, c'est un va-et-vient continu de chevaux, de cavaliers et de piétons. Mais nous n'avons pas encore de renseignement précis sur cet attroupement. Aussi quand nous vîmes passer trois jeunes filles, des plus assidues au catéchisme, qui, elles aussi, se dirigeaient du côté de cette multitude, nous les priâmes de vouloir descendre de leur monture et de nous dire ce que signifiait cette fête. — C'est le *Camarujó*, nous dirent-elles.

J'envoyai sur le champ un message à Sayuhuèque, le priant de vouloir se rendre sans retard à la résidence des missionnaires où l'attendait l'évêque. Il obéit et vint se présenter avec deux de ses fils, deux interprètes et entouré d'une escorte de lanciers. Je lui demandai avec autorité comment il avait pu convoquer tant de monde et organiser une fête sans inviter son ami l'évêque. Cela, ajoutai-je, me donne presque lieu de craindre que le but de ces réjouissances ne soit pas très avouable. Je lui fis observer que sa tribu, en partie déjà baptisée et en partie catéchumène, ne pouvait plus participer en conscience à des rites superstitieux, que c'était au ministre de Dieu, à l'évêque et à

ses prêtres missionnaires et non pas au cacique qu'il appartiendrait désormais de faire les convocations d'un caractère religieux et de les présider. C'est à eux, ministres de Dieu, qu'appartient le droit d'offrir au Seigneur, au nom du peuple, le sacrifice d'actions de grâces pour les bonnes parties de chasse.

Ce jour-là nous étions nombreux dans notre résidence. J'avais avec moi Don Milanésio, Don Panaro, le catéchiste Zanchetta, le lieutenant du piquet et trois majors de la garnison voisine de la *Roca*, qui nous étaient venus le matin. A la vue de cet état-major de l'évêque, autrement distingué et plus fort que le sien, le pauvre Sayuhuèque perdit de sa fierté naturelle et me supplia humblement de lui permettre de prolonger la fête au moins jusqu'au lendemain matin. Comme je prévoyais des désordres, je ne voulus point céder à sa demande et le priai à mon tour de ne pas causer ce déplaisir à son ami l'évêque, venu de si loin dans le but d'instruire ses fils et ses gens des vérités de la foi et des pratiques de la civilisation chrétienne.

Il me promit de renvoyer l'assemblée et de dissoudre le *Camarujo*, dont les danses, les chants et les cris sauvages avaient déjà commencé, tandis que des pelotons de lanciers caracolèrent comme pour se préparer à un tournoi. De peur cependant que Sayuhuèque ne voulût pas avoir ou n'eût pas assez d'énergie pour renvoyer l'assemblée, nous le mîmes en demeure de tenir sa promesse. Après avoir fait préparer trois chevaux, je montai en selle revêtu des insignes épiscopaux et nous partîmes au grand galop, Don Milanésio, Don Panaro et moi, dans la direction du *Camarujo*, avec l'intention de le dissoudre.

Nous y réussîmes à merveille. A peine les enfants nous eurent-ils aperçus qu'ils rentrèrent dans leurs *toldos*; les femmes, à leur tour, cessèrent de danser et Sayuhuèque, avec ses lanciers, se retira pour ne pas causer du déplaisir à son *amigo el Obispo* — à son ami l'évêque. Depuis, il n'a plus été question de cet acte de superstition publique; le culte privé a cessé du même coup, les familles ayant renoncé à recourir à la *machi* ou pythionisse pour qu'elle vint faire ses exorcismes contre *Gualicho*.

Le dernier Camarujo. — Ses principaux promoteurs.

Sayuhuèque et les *capitanejos* les plus anciens ont essayé, l'an dernier en mon absence, de ressusciter le *Camarujo*, après huit années qu'il n'avait plus été célébré. Il avait pour but de demander la pluie qui n'était plus tombée depuis un an. Ce fut là pour la Patagonie une époque de sécheresse vraiment déplorable. Les voyageurs étaient incommodés tous les jours et presque asphyxiés par le vent, qui soulevait des nuages de terre et de sable en quantité assez considé-

rable pour s'amonceler en collines. C'est ainsi que l'on vit de très belles prairies disparaître et les animaux mourir par milliers sous le sable.

Cette fois-ci ce n'étaient plus les Indiens qui étaient coupables d'avoir organisé le *Camarujo*, mais bien quelques européens indigènes: tourmentés par la soif de l'or, ces tristes sires s'étaient faits les amis des *capitanejos* Payteman et Linares, déjà chrétiens, eux et leurs familles. Par malheur, ceux-ci se laissèrent tromper par la mauvaise foi de leurs faux amis, qui, ne cherchant d'autre intérêt que le leur propre, comptaient pour peu la perte, par le vice et l'immoralité, de tant de pauvres âmes d'Indiens, pourvu qu'ils puissent leur vendre bien cher la liqueur redoutable par eux apportée aux fils du désert.

On avait choisi, pour célébrer la fête, la plaine de Conesa, sur le Rio Negro, située à quarante lieues de Patagones. Dans le voisinage se trouve une belle lagune entourée de saules pleureurs verdoyants, région où nous achevons en ce moment la construction de notre Résidence. A ce *Camarujo* devaient prendre part environ huit cents Indiens, accourus de tous les côtés des vallées profondes du Balcheta, du Rio Negro et du Rio Colorado. Sayuhuèque présida lui-même la fête; mais dans des conditions bien différentes de celles du temps *jadis*, à l'époque où il était le cacique le plus puissant et le plus redouté de tout le désert; aujourd'hui, courbé sous le poids des années, il n'est plus qu'un pauvre homme dépouillé de tout prestige, pour avoir livré aux troupes argentines des batailles désastreuses. La *périmontan* qui, au dire des Indiens, doit parler au bon Esprit et que l'on considère pendant le *Camarujo* comme un être surnaturel, était une femme de quarante ans environ, aux yeux louches, au visage ravagé par la petite vérole. Tout Indien lui est soumis comme à une déesse. Ses repas, pendant le *Camarujo*, sont tout ce qu'il y a de plus frugal. Elle porte une chape noire et un tablier blanc, fait les exorcismes pour chasser *Gualicho*, demande au bon Esprit le bienfait de la pluie, présage l'avenir, mais sans trop se piquer de précision, donne des conseils en public et en particulier, fait des sermons avec promesses et menaces, selon les circonstances; elle joue même au médecin pour tous genres de maladies, et on vient la consulter comme un oracle dans toutes les situations pénibles.

Il me reste à faire remarquer que cette *machi* est vraiment un être étrange et ensorcelé. L'une d'entre elles fréquentait nos leçons de catéchisme et venait même assister à nos offices: mais quant à se convertir, elle ne voulait pas en entendre parler. Malgré ses vêtements de femme, sa voix et son visage trahissaient un autre sexe, et j'avoue

franchement que pendant mes deux mois de séjour dans sa tribu, il m'a été impossible de croire que ce fût une femme. Les Indiens eux-mêmes me disaient à mi-voix : *Es hombre* : c'est un homme; d'autres, au contraire, le niaient : *No*, disaient-ils, *es mujer* : non, c'est une femme.

Ouverture du Camarujó. — Premier jour.

La *périmontan* fait choix, dans cette superstitieuse cérémonie du *Camarujó*, de deux garçons qui ont, durant toute la durée de ce rite étrange, le nom de *pigihueu* : élu. Chacun d'eux doit servir de *medium* ou intermédiaire entre le bon Esprit et les hommes.

Enfermés dans une cabane pendant plusieurs jours, ils n'ont aucune communication avec le dehors. La *périmontan* leur fait faire trois repas par jour. Finalement, elle les fait sortir, et leur commande de monter, l'un sur un cheval roux, l'autre sur un cheval blanc pour les présenter ainsi à l'assemblée des diverses tribus et aux *capitanejos*, leurs chefs, qui sont alignés comme pour un grand tournoi. Les lanciers forment la haie et entourent les cercles bien ordonnés d'hommes et de garçons, séparés des cercles des femmes et des filles.

A leur approche, tout le monde fait place et la *périmontan*, ainsi que les deux élus, sont l'objet d'une manifestation où un bruit formidable et des cris sauvages viennent s'unir au son des tambours, fifres et *trutrucos*, espèces de trompettes de roseaux ou bien de cornes de bœufs. La *périmontan* prend alors un air mystérieux et solennel, présente à la foule le cacique comme président du *Camarujó*, annonce que la fête durera trois jours et que chaque jour il y aura deux réunions. Elle défend, même avec menaces, à qui que ce soit, d'abandonner le *pejum* ou lieu de réunion, et ordonne que l'on s'abstienne de toute boisson. Elle impose le silence, le sérieux, la sobriété, etc., etc. Un *capitanejo* ou chef lui demande alors le but de ce *Camarujó*, et quelles sont les choses à faire pour mériter la protection du bon Esprit (*Dios*). La sorcière répond que ce rite sacré a pour but de demander la pluie, de préserver les familles de la maladie et le bétail de la contagion.

Cette *machi* avait été dans le temps à Viedma où elle avait assisté aux sermons et aux instructions de nos premiers missionnaires de la Patagonie. Aussi son langage était-il un mélange de paganisme et de christianisme. Simulant donc l'inspiration, elle disait : « Un grand nombre de vous s'imaginent que Dieu n'aime pas l'indigent et l'Indien. Détrompez-vous : Dieu m'a dit qu'il avait pour nous une prédilection spéciale et que le riche qui nous vole et nous maltraite Lui est odieux. Les chrétiens — c'est ainsi qu'elle désigne les soldats argentins et les négoc-

ciants européens — ont été cruels envers nous; il nous ont ravi nos fils et volé notre bétail. » Vérité trop exacte, hélas! et nullement à l'honneur des civilisés! Dans leur campagne contre les Indiens, au cours des années 1880-81 et 83, les soldats leur ont volé tous leurs troupeaux. Bien plus, au mépris des prescriptions de la loi naturelle, s'ils n'égorgeaient pas des familles entières, ils les démembraient : les fils aînés étaient enrôlés dans l'armée, les plus jeunes donnés à des particuliers et les pauvres parents n'avaient d'autre ressource que de gémir dans la désolation et dans l'abandon. A Patagones, un pauvre Indien, à qui les soldats venaient d'arracher de la sorte tous ses enfants, ne se possédant plus de colère, prit son dernier né, et, lui brisant le crâne contre les roues de sa voiture, s'écria : « Chrétiens infâmes! celui-ci ne vous appartient pas. »

La *périmontan* clôtura son discours inaugural du *Camarujó* par ces paroles : « Mais je puis vous assurer, moi, que Dieu aime beaucoup les pauvres qui travaillent et prennent à cœur le bien-être et les intérêts de leurs patrons. »

Deuxième jour. — Libations et prières. — Bivouac et orgies.

Dès l'aurore du deuxième jour, le *trutrucco* sonne le réveil. Tous sont obligés de se lever et de se mettre en rangs. La première file n'est composée que d'hommes; les femmes et les enfants viennent en seconde ligne. La *périmontan*, escortée des deux *pigihueu*, passe devant. Tous, tournés vers l'Orient, d'où, selon leurs traditions asiatiques, ils se croient originaires, font au bon Esprit des libations, offrant ce qu'ils ont dans les mains, de la farine, du sucre, de l'*erba mathe*... tandis que la *périmontan* fait au Seigneur la prière suivante, qui, nos lecteurs s'en rendront compte, respire le christianisme : « Là-haut, dit-elle en montrant le ciel, il est un Dieu à qui les hommes sont tenus d'obéir. Il commande aux vents et à la pluie, aux animaux, aux maladies et aux pestilences, parce qu'il est le souverain Seigneur de toutes choses. Si l'homme Lui est soumis, Il ne manquera pas d'envoyer la pluie et de chasser *Gualicho*; celui au contraire qui s'enivre, qui bat sa femme et néglige le soin de ses enfants, Dieu le châtiara et le laissera dans l'abandon. »

Or, comme il arrive communément aux Indiens de s'enivrer, de battre leur femme et de négliger le soin des enfants, la pythionisse continue sur le même ton : « Le bon Esprit vous enverra la pluie, mais gardez-vous bien de vous enivrer : les ivrognes, Dieu les abhorre, comme il abhorre aussi tout homme qui bat sa femme ou qui laisse ses enfants abandonnés à eux-mêmes!... O Esprit suprême, *Gualicho* n'a aucune part dans ce *Camarujó*, puisque vous l'en avez chassé. Envoyez-nous la pluie qui fera en-



Un interprète. — Le cacique Yancuhe. — Sa femme. — Son enfant.

graisser notre bétail et nous pourrions manger gras — *comer gordo*, voir grandir l'herbe de nos pâturages et s'accroître nos troupeaux. » Offrant ensuite l'herbe ou la farine qu'elle tient en main : Grand Patron — *Amo* — dit-elle, ceci est pour Vous » et disant cela, elle jette tout au vent. « Les chrétiens nous ont volé nos biens : nous étions riches, à présent nous sommes pauvres, nous ne pouvons pas donner davantage. »

Cette cérémonie et cette prière se renouvellent à la réunion qui suit le dîner, lequel a lieu à la chute du jour ; après quoi chacun se retire dans sa demeure (*toldos*). Quatre pieux sur lesquels est tendue une peau de bœuf ou de cheval, voilà toute leur habitation. Ils n'ont même pas l'air de soupçonner que le vent, la pluie et la neige peuvent y pénétrer. Lorsque le cas se présente, ils tournent tout simplement le dos, et les voilà bel et bien abrités.

Sur ces entrefaites, les femmes allument le feu et préparent le *mathe*, espèce de thé se composant d'herbes aromatiques du Paraguay. Les hommes écorchent une vache ou un cheval, et une foule d'Indiens en boivent le sang, jettent les viandes sur le feu et en font un rôti qu'ils dévorent avec délices. Voilà tout le menu de leur grand et solennel festin de circonstance. La sorcière, remarquant ensuite leur désir de danser ou, pour mieux dire, la frénésie sauvage de ses dévots pour cet exercice, lâche le frein à leurs passions brutales, et les orgies, qui sont la fin quasi nécessaire de leurs réunions superstitieuses, ne tardent pas à commencer. Quand ils en sont là, le *Camarujo*, la pluie, le grand Esprit et *Gualicho* lui-même sont bientôt oubliés, et leurs mauvais instincts, attisés par leurs habitudes de sauvage indépendance, les font s'adonner à corps perdu à la danse et à l'abus de l'alcool, jusqu'à ce qu'il tombent ivres-morts sur le sol.

En 1887, alors que je me trouvais à Chichinal, je ne saurais dire combien de fois j'ai vu le cacique Sayuhuèque cuver son abominable troix-six ; j'ai dû l'attendre plusieurs jours de suite sans pouvoir obtenir de lui un mot sensé. Mes exhortations et mes remontrances n'avaient aucune prise sur lui : ne plus s'enivrer, ne garder que la première de ses quatre femmes, pour obéir à la loi de Dieu, autant de choses impossibles, disait le pauvre homme. Deux de ses fils aînés se convertirent, et tous les plus petits furent baptisés. Quant à lui, il ne voulait pas entendre parler d'une conversion qui ne pouvait pas aller avec la polygamie : c'est du moins la raison que m'a donnée la pythonisse elle-même.

Troisième jour. — Le cacique Sayuhuèque est déposé. — L'avènement de Yancuche.

Le lendemain de ces horribles saturnales, la plupart des convives sont généralement

revenus de leur ivresse. Dès l'aurore de ce troisième jour, ils se rassemblent à nouveau dans la vaste plaine ; le visage pâle, il sont presque tous pieds-nus et dans un accoutrement déplorable.

Au son du *trutrucco*, des tambours et des fifres, les hommes montent à cheval et se groupent en formant un cercle. La première ligne comprend les femmes, la seconde, les filles, et les garçons se tiennent au beau milieu du cercle. C'est alors que commence le *parin* ou la danse. Les lanciers caracolent dans un vaste cercle tandis que les femmes, l'une derrière l'autre, circulent autour. Les enfants en font autant. Les hommes au contraire poussent des cris sauvages, exécutent quelque chant étrange ou un hymne à la louange de quelque cacique, tout en aspergeant d'eau leurs femmes et leurs enfants jusqu'à ce qu'ils les aient trempés des pieds à la tête.

Un Européen qui est témoin d'un spectacle semblable en reste ahuri ; il en perd l'ouïe et se sent pris de vertige.

A la fin de la danse, Sayuhuèque, le vieux roi de la Pampa et le cacique le plus puissant de la Patagonie, adressa la parole à ses anciens sujets : « Je possédais de vastes champs, dit-il avec une ardeur encore juvénile, mais Dieu m'a éprouvé par la sécheresse ; j'avais des chevaux et Dieu a envoyé les Argentins en Patagonie pour en faire la conquête et me voler tous mes biens. J'étais riche et me voilà pauvre. Le vent a démoli mes *toldos*, le soleil a consumé notre terre et Sayuhuèque s'est fait vieux, est devenu misérable et n'habite plus qu'une terre d'exil ! » A ces mots, ses yeux se remplirent de larmes ; de temps en temps cependant, son geste et sa parole exprimaient des sentiments de colère et de vengeance.

La pythonisse ou *périmontan* prend la parole après lui, et, au milieu de cette assemblée qui ne revient pas de sa stupeur, parce qu'elle s'attendait à tout autre chose :

J'ai vu Sayuhuèque dans sa puissance, dit-elle :

Dieu m'a appelée pour porter ton jugement

Tu as fait tort à tes frères ;

Tu as volé des chevaux à tes compatriotes ;

Tu as eu quatre femmes ;

Je t'ai vu et Dieu t'a châtié.

Dieu n'aime pas ceux qui s'enivrent ;

Tu seras toujours pauvre parce que tu continues à t'enivrer toujours encore.

Désormais tu ne seras plus cacique.

Je renonce à décrire la terreur du pauvre Sayuhuèque à cette sentence si dure de la *périmontan*. Pris d'un tremblement subit, il baisse la tête et se laisse tomber dans le bras de ses plus anciens et plus fidèles lanciers.

Le jeune chef de la tribu de Yancuche, instruit dans la pratique des ses devoirs, et à qui j'ai pu conférer le saint baptême en 1886,

avait renoncé à la polygamie et au *Camarujo*, en bon chrétien qu'il est. Les sauvages qui, eux aussi, savent mettre la vertu au-dessus du courage, chantèrent dans cette dernière assemblée, pour accompagner leur danse, un hymne de louange à leur jeune capitanejo. Le bruit de leur chant, de leurs cris joyeux et la musique s'entendait à plus d'un mille à la ronde.

*Dès le berceau tu as été valeureux.
Ton père a été cacique et toi capitanejo.
Tu as été humble à l'égard des chrétiens :
Dieu t'a pris sous sa protection.
Par toi Sayuhuèque a été désarmé ;
Sayuhuèque, par force, s'est rendu,
Parce que Dieu veillait sur toi.
Il t'a donné un vaste champ,
Il a fait tomber la pluie salutaire
Et a préservé tes troupeaux de la contagion.
Tu as réussi à égarer le tigre et tu as amené
à ta femme nombre de lions attachés par un
licou.*

*Tu seras cacique !
Dieu me l'a dit.*

Comment finit le Camarujo.

La fin du *Camarujo* est digne d'intérêt. Deux cents cavaliers environ cernent de plus en plus près deux taureaux dont l'un est blanc et l'autre noir. A un certain moment, ces pauvres animaux, ne pouvant plus évoluer, se rendent, et les Indiens, fidèles à d'antiques traditions, leur coupent les oreilles. Cela fait, ils rouvrent le cercle et les pauvres bêtes s'enfuient dans le désert à toute vitesse. Bœufs émissaires, il est défendu de les toucher ou de les chasser parce qu'ils portent avec eux *Gualicho* en même temps que tous les maux et toutes les infirmités. Cette expulsion met fin au rite du troisième jour et au *Camarujo*. Néanmoins la *borrachera* et les orgies, durent encore plusieurs jours, aussi bien chez les hommes que chez les femmes.

Et la pluie ?

La pythonisse la leur avait fait espérer durant huit jours, cette pluie bienfaisante après laquelle ils soupiraient. Fatiguée elle-même de l'avoir demandée en vain pour la vallée de Conesa, comme jadis les prêtres de Balaam pour le mont Carmel, elle leur dit finalement de préparer leurs outres de peau, parce qu'il pleuvrait dans la nuit. Malheureusement, au lieu de pluie, ce fut de la terre qui tomba. Un vent violent appelé *tormenta* ou *pampero* l'avait soulevée en tourbillon.

Imperturbable dans ses affirmations, la pythonisse leur dit qu'il ne pleuvrait que lorsqu'ils seraient rentrés dans leurs lointains *toldos*. Après six mois, alors que dans toutes nos stations et Maisons salésiennes de la Mission de Patagonie nous nous adonnions à la prière, par l'intercession de Marie Auxiliatrice, qui est auprès de Dieu notre

divine et véritable Avocate, Celui qui commande aux vents et à la mer fit tomber une pluie abondante et salutaire. Les champs reverdirent, les animaux reprirent leur vigueur première et les pauvres Indiens reconnurent une fois de plus que la superstition doit reculer en s'inclinant devant la religion.

Comment éviter la répétition de semblables assemblées, dont un grand nombre d'Indiens, en partie déjà chrétiens, en partie encore néophytes, se scandalisent, et par le moyen desquels le désordre et l'immoralité s'introduisent dans les colonies voisines. A mon retour d'Europe j'ai eu recours à l'autorité civile pour trouver en elle l'appui dont j'avais besoin, et j'obtins la suppression de ces superstitions, si peu admissibles en un pays où le gouvernement est catholique et dont les habitants sont soumis à la religion et à la civilisation chrétienne.

Il y a grand lieu d'espérer que le *Camarujo*, mort et enterré, ne régnera plus désormais que parmi les Indiens très éloignés et disséminés sur les rives des fleuves, sur les côtes des lacs et sur les pentes glacées des Cordillères. Nos missionnaires, depuis quinze ans qu'existe ce Vicariat apostolique, les visitent chez eux, les instruisent, élèvent leurs fils dans nos Oratoires et les évangélistes dans les chapelles, églises ou chaumières destinées au culte divin.

Si ensuite, comme j'ai lieu de le croire, les fidèles et spécialement nos chers Coopérateurs et nos bonnes Coopératrices veulent bien nous venir en aide et de leurs prières et de leurs aumônes, peut être réussirons-nous à régénérer en peu de temps toute la Patagonie où il n'y aura plus qu'unité dans la foi, unité dans le culte divin, union de prières et de sacrifices à la louange du Dieu de toute miséricorde, vivant et véritable, créateur du ciel et de la terre.

† JEAN CAGLIERO

Vicaire Apostolique.

II

Lettre de S. G. Mgr. Cagliero à S. É.
le Cardinal-Préfet de la Propagande à Rome.

Compte-rendu général des Missions salésiennes du
Vicariat et de la Préfecture apostolique de la Patagonie.

Rio Negro-Viedma, 1^{er} avril 1895.

ÉMINENCE,

C'est avec plaisir que je viens présenter à Votre Éminence une relation concernant les Missions du Rio Negro, du Neuquen, du Chubut, de Santa Cruz et de la Terre de

Feu, confiées par le Saint-Siège aux prêtres salésiens et aux Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Grâce à Dieu, l'an dernier a été une année riche en œuvres d'évangélisation, toutes au profit des Indiens si nombreux et si dispersés dans ces déserts, en œuvres de progrès à l'avantage des colonies, qui grandissent chaque jour et marchent à pas de géants dans les étroits sentiers de la religion, de la morale et de la civilisation chrétiennes.

Missions.

Bien souvent nos missionnaires ont visité les rives du Rio Negro, du Rio Colorado, du Rio Neuquen, du Limay, faisant des centaines de lieues pour escalader les pics et traverser les vallées et les ravins des Cordillères, passant par les cols de Bariloche et de Rio Barranca. Ce dernier sert de frontière entre la province de Mendoza et le Territoire de Neuquen.

Deux de nos missionnaires ont visité en outre, au cours d'un voyage de sept mois, les groupes des Indiens Thehuelches à *Balcheta*, dans les vallées du *Chubut* et *Maquinchu*, jusqu'au lac *Nahuel-huassi* et *Junin de los Andes*, tandis que d'autres parcouraient des régions plus australes comme les vallées de *Santa Cruz*, du *Rio Gallegos* et les plaines du *Rio Chico*.

Ces excursions et ces fatigues apostoliques, soutenues pour l'Évangile dans les résidences et stations des Missions, ont porté des fruits abondants. Un grand nombre d'Indiens se sont convertis, des milliers d'enfants ont reçu le saint baptême, et les secours de la religion ont été prodigués aux pauvres habitants du désert. C'est-là un avantage immense pour l'instruction morale et religieuse de ces peuples nouveaux et une conquête de plus réalisée par la civilisation chrétienne.

Nouvelle résidence dans la Terre du Feu. — Aux Iles Malouines.

Nous avons enfin ouvert la nouvelle Mission de Notre-Dame de la Chandeleur avec résidences, chapelles et écoles qui longent les rives du Rio Negro, sur la côte orientale de la Terre de Feu; mais ce n'a pas été sans des sacrifices considérables tant en personnel qu'en argent. Il nous a fallu songer à nourrir, habiller et loger plus de 500 Indiens, — *Onas* et *Acalufes*, — qui, dispersés jusque-là dans les régions circonvoisines de *Tshuata*, soit venus s'établir à la Mission où ils peuvent être commodément instruits des vérités de la foi. Les cases ou cabanes de bois dans lesquelles nous les avons logés rappellent la Mission Saint-Raphaël, dans l'Île Dawson.

Il faut dire aussi que, dans ces zones glaciales et inhospitalières, les Sœurs de Marie

Auxiliatrice nous prêtent, avec un véritable héroïsme, leur appui le plus désintéressé.

Nos missionnaires peuvent donc continuer avec avantage, au profit de ces chers habitants des plages de l'Atlantique, leurs travaux de civilisation dans les Iles Malouines.

Constructions. — Églises. Oratoires. — Hôpitaux.

A Roca on vient d'achever, en décembre dernier, l'église paroissiale. Le jour de la consécration, toute la garnison ainsi que le peuple donnèrent des marques de leur commune allégresse. Ils la voyaient enfin construite, cette maison de prière, après laquelle ils avaient tant soupiré, parce qu'elle était indispensable à la vie morale et à l'accroissement social de la colonie. Les frais furent couverts par la population, par la Mission et par le gouvernement.

Dans cette ville, nos prêtres et les Sœurs de Marie Auxiliatrice dirigent, à la grande satisfaction des habitants et des autorités constituées, les deux Établissements d'éducation de la Mission. Ils ont même commencé la construction d'un hôpital, déjà pourvu d'une humble pharmacie. Ils peuvent de la sorte porter secours aux pauvres indigènes et aux colons. Qui ne voit la nécessité de cet établissement sur ces hauts plateaux, au centre même du désert?

A *Junin de los Andes*, sur le Territoire de *Neuquen*, on achève en ce moment la nouvelle église. Nos constructions: résidence, écoles et hôpital, sont commencées. Elles sont bien nécessaires pour cette colonie nombreuse et florissante de la tribu de *Yuancheu*, en majeure partie déjà chrétienne.

A *Conesa*, en longeant le Rio Negro, nous avons commencé la nouvelle Maison de la Mission qui servira de paroisse provisoire et d'école, où l'on donnera à cette population, de jour en jour plus nombreuse, l'instruction et l'éducation chrétiennes. Cette Résidence est déjà entourée de beaucoup de cabanes d'indigènes.

Dans les résidences de *Pringles*, *Choele-Choele* et *Chosmalal*, nos missionnaires et les Sœurs de Marie Auxiliatrice donnent à des centaines d'enfants des deux sexes, dans leurs divers établissements, l'éducation et l'instruction religieuse élémentaire; beaucoup d'adultes y viennent aussi apprendre les règles de la morale évangélique et la pratique des vertus chrétiennes.

Mission catholique du Chubut. Internat. — Hôpital.

A *Rawson*, capitale du Chubut, nos prêtres et les Sœurs de Don Bosco sont le marteau de l'hérésie envahissante et la sauvegarde des catholiques argentins qui fréquentent l'église et les deux Oratoires de la

Mission. Vu le besoin absolu de doter d'un hôpital ces plages lointaines, on est en train d'en élever un avec le concours de la population, de la Mission et, nous l'espérons aussi, du gouvernement. Les alentours de la Mission sont peuplés de Thémuelches, qui écoutent volontiers la prédication de l'Évangile, quand, de temps à autre, un de nos missionnaires vient la leur faire entendre.

Écoles élémentaires - Écoles professionnelles - Colonies agricoles - Hôpitaux - Orphelinat sur le Rio Negro.

Grâce à la constance, aux sacrifices pécuniaires et au zèle apostolique de notre Pieuse Société, nous avons achevé à Viedma, capitale du Rio Negro, la construction du nouvel hôpital, plus vaste et plus hygiénique que le premier, de dimensions restreintes et organisé sur le pied du provisoire.

De fait, la pharmacie est fournie de toute espèce de remèdes; les convalescents ont des salles particulières et les malades en ont trois vraiment spacieuses. Cet hôpital est le seul qui existe pour toute la grande vallée du Rio Negro.

Depuis sa fondation, qui eut lieu vers le milieu de l'année 1889, jusqu'à aujourd'hui, plus de cinq cents malades y ont été soignés; quatre-cent cinquante d'entre eux ont pu en sortir complètement guéris et quant à l'âme et quant au corps. Cet hôpital est à la charge de la Mission, et il est desservi par les Sœurs de Marie Auxiliatrice.

On est également sur le point de terminer le nouveau et grand bâtiment à trois étages où nous installerons des classes primaires et le cours secondaire, en même temps qu'une École professionnelle. Déjà les salles, les classes et les ateliers sont occupés par environ cent cinquante enfants externes et internes, indigènes et orphelins qui nous sont recommandés par les autorités locales.

Généralement les enfants qui fréquentent nos Oratoires réussissent excellemment dans leurs examens devant les autorités; et les travaux qui sortent de nos ateliers de serruriers-forgerons, de menuisiers, de ferblantiers-zinguiers, de cordonniers et de tailleurs sont appréciés par les connaisseurs. On ne manque pas non plus d'admirer la *maestria* avec laquelle notre musique joue aux solennités religieuses et aux fêtes du pays.

Notre École d'agriculture pratique progresse et ne cesse d'être pour tout le monde une source de surprises consolantes. La vigne, avec ses raisins abondants, le jardin potager avec sa riche verdure, le verger avec ses fruits, agréables à l'œil et délicieux au palais, sont un argument incontestable du progrès de l'agriculture dans cette vallée, hier encore inféconde et stérile; ses riches produits ne sont pas de mince utilité dans cette

Maison, centre de la Mission et asile des pauvres abandonnés, où plus de deux cents bouches consomment le pain quotidien que nous envoie la Providence.

Les Sœurs continuent, dans leur vaste Internat et leur Asile-annexe pour les externes, leur travail d'éducation auprès de cent cinquante orphelines. Nos Sœurs de Viedma, comme celles de la Roca et de Rawson du Chabut, travaillent aussi à la réhabilitation morale des pauvres orphelines encore mineures et des femmes que l'autorité judiciaire envoie dans nos Maisons. Il est consolant de voir combien ces pauvres malheureuses réalisent de progrès dans la religion et dans l'instruction, arrivant à savoir lire et écrire, mais surtout à pratiquer les vertus d'une femme chrétienne.

Il y a douze Patronages du dimanche dans notre Mission; les enfants qui les fréquentent sont environ deux mille, garçons et filles. L'avantage qu'ils en retirent est immense et les progrès qu'ils font dans la religion et dans l'éducation chrétiennes révèlent une bénédiction visible de Dieu.

Je ne puis que me louer de la conduite régulière et édifiante de mes soixante missionnaires — prêtres et catéchistes salésiens — et d'un nombre égal de Sœurs de Marie Auxiliatrice, qui travaillent avec zèle dans cette vigne du Seigneur.

Voici les diverses Associations pieuses que ce personnel dirige et soigne avec amour: Sacré-Cœur, pour les femmes, Enfants de Marie, pour les jeunes filles, Saint-Louis de Gonzague, pour les garçons, et Saint-Joseph, pour les adultes.

La fréquentation des sacrements est ce que cherchent à inculquer dans toutes les Maisons et stations nos prêtres et nos Sœurs, et je ne crois pas exagérer en affirmant que nous arrivons annuellement à obtenir de trente à quarante mille communions.

La piété et les bonnes œuvres sont assez en honneur dans l'ensemble du territoire, bien que certaines familles et colonies laissent encore beaucoup à désirer: tantôt ce sont des habitudes perverses qui y dominent, tantôt c'est l'indifférence religieuse, tantôt un intérêt matériel trop avidement recherché.

Espérons que Dieu, le Maître de la vigne, qui, dans sa bonté et sa miséricorde infinies, y envoie des ouvriers évangéliques, voudra bien envoyer aussi du ciel la pluie bienfaisante de ses grâces divines, pour lui faire produire des fruits de conversion entière et durable.

Ce n'est qu'à grands traits, Éminence Révérendissime, que j'ai pu faire cette relation; j'aurais craint de vous fatiguer et de vous déranger en étant plus long. Il me semble cependant que j'en ai dit assez pour que vous puissiez vous faire une idée complète de l'activité de nos missionnaires dans ces lointains pays, activité qui se dépense au

profit de la religion et en faveur des progrès de cette nouvelle chrétienté.

Je ne cache pas à Votre Éminence que sans le généreux appui moral et matériel de nos chers Coopérateurs et de nos si bonnes Coopératrices il nous serait impossible de maintenir prospère, comme nous le faisons à la grande satisfaction générale, cette Œuvre sublime de conversion, de colonisation et pleinement civilisatrice de la Patagonie, œuvre confiée en grande partie à notre zèle et à notre ministère apostolique.

Recevez, Éminence, avec mes hommages les plus respectueux, ceux de mes collaborateurs dans la Mission. Je me félicite de pouvoir me dire,

De Votre Éminence Révérendissime,

L'humble et obéissant serviteur en N.-S. J.-C.

† JEAN CAGLIERO,

Vicaire Apostolique

de la Patagonie septentrionale et centrale.

POUR LA SAINTE-ENFANCE

Voici maintenant un extrait d'une lettre de Mgr. Cagliero au Directeur Général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance à Paris :

Le bon Dieu a daigné bénir nos efforts, qui se sont concentrés d'une manière plus spéciale sur les enfants que sur les adultes. Notre but est d'arracher ces pauvres petits au péril de la perversion auquel ils sont exposés en fréquentant les écoles de l'État. Pour les attirer dans nos écoles de la Mission, après avoir agrandi nos locaux, nous les avons améliorés et pourvus du matériel scolaire indispensable et de maîtres habiles, de sorte que les écoles de l'État restent presque désertes.

Il est vraiment consolant de voir la peine que se donnent nos 1500 élèves pour étudier, je dirai presque de préférence aux autres matières de l'enseignement, le catéchisme et l'Histoire Sainte; leur exactitude à fréquenter nos Patronages du dimanche, et le bonheur avec lequel ils s'approchent fréquemment des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Sans compter les Orphelinats et les Salles d'asile pour l'un et l'autre sexe, notre Mission a douze Oratoires à soutenir, tous dirigés par les missionnaires de Don Bosco et par les Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Les autorités locales reconnaissent la supériorité de nos écoles sur celles de l'État; et dans leurs rapports officiels elles nous donnent des éloges. Nous nous en prévalons

pour persuader aux parents que leurs fils feront bien de venir compléter leurs études chez nous, où ils puiseront en même temps les principes solides de notre sainte religion,

Un de nos missionnaires, accompagné d'un catéchiste, a parcouru plus de trois cents lieues, visitant sur son passage divers groupes d'Indiens; et il a réussi à les instruire et à baptiser leurs enfants. Deux autres missionnaires parcourent dans le même but l'immense vallée du Rio Negro, et déjà beaucoup de familles ont donné des petits anges à la sainte Église militante ou triomphante.

Ces jours-ci nous avons eu la visite du cacique Yancuche, qui est venu de bien loin pour voir ses fils et ses arrière-cousins, tous internes dans notre Oratoire central de Viedma, capitale du Territoire du Rio Negro. Il se montra fort reconnaissant de la grâce du saint Baptême. En son nom et au nom de trois cents personnes de sa tribu, il vint me prier de vouloir bien lui envoyer un prêtre missionnaire pour donner l'instruction religieuse et le saint Baptême à ses compatriotes et à leurs enfants, qui n'ont laissé que depuis peu le territoire de l'Araucanie, (Chili).

Cette année-ci nous avons pu entraver le *Camarijo*, que le cacique Sayuhèque voulait faire renaître. Ce rite, moins idolâtre que superstitieux, est toujours suivi de danses et d'orgies immorales où la foi et les mœurs des enfants courent de graves périls. Il est de notre devoir d'empêcher le scandale qu'en prendraient les chrétientés voisines.

PATAGONIE CENTRALE.

CHUBUT.

Six belles conversions du protestantisme - Autres abjurations imminentes. - L'horizon s'éclaircit.

Rawson, 28 mai 1896.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Depuis septembre de l'an dernier jusqu'à ce jour, il a plu au Seigneur de porter la consolation dans notre pauvre Mission du Chubut, par ailleurs si exposée, en y suscitant un grand nombre de conversions.

Le jour du Patronage de la Très Sainte Vierge, une jeune fille protestante, âgée de vingt-sept ans, passait au catholicisme. Ses parents, agréablement surpris de trouver dans sa conduite un heureux changement, se montrèrent également favorables à la conversion d'un autre enfant, un garçon de quatorze ans. Le rêve de ce cher enfant serait de pouvoir se rendre à notre Oratoire Saint-Charles à Buenos-Ayres pour imiter

l'exemple d'un de ses amis intimes, qui y est entré l'an dernier. Que le bon Dieu lui donne les moyens de réaliser son saint désir!

Cinq autres conversions ont eu lieu dans les quelques mois qui viennent de s'écouler depuis le premier de l'an. Aux deux fêtes de saint Joseph et de Marie Auxiliatrice, par un effet de la miséricorde divine, cinq autres protestants faisaient leur abjuration et recevaient le saint Baptême dans la forme prescrite par la sainte Église.

Voici donc des fruits mûrs et déjà cueillis. Il y en a bien d'autres en train de mûrir dans notre chère Mission. Pour la fin du mois de juin prochain, durant lequel nous honorerons le Sacré-Cœur, nous comptons voir entrer dans le sein de la véritable Église six autres dissidents. Le travail de leur conversion est déjà en bonne voie, et, avec l'aide de Dieu, nous espérons faire la conquête de leurs âmes. Je suis également entré en pourparlers avec un père de famille méthodiste, pour obtenir qu'il nous laissât donner à ses quatre fils une bonne éducation chrétienne. Il m'a assuré qu'il ne s'opposera pas à la détermination que leur dictera leur conscience.

Chaque jour je me persuade davantage que c'est à l'intelligence et au cœur des enfants qu'il faut s'adresser pour amener la conversion de ces pauvres victimes de l'erreur et du fanatisme sectaire. Il faut révéler à la jeunesse les splendeurs de la foi catholique et la sanctifier ensuite par la fréquentation des sacrements. Pour obtenir ce résultat, nous devons y mettre du temps, de la fatigue et de la patience, mais nous réussirons certainement, avec la grâce de Dieu.

Vers la fin de l'année, dernière on a jeté les fondements de deux grandes salles destinées à recevoir les divers orphelins protestants que la chère Madone de Don Bosco nous avait envoyés durant le mois qui Lui est consacré.

Ces enfants, nés dans la haine du catholicisme, sont remplis de défiance envers nous, ce qui rend notre tâche assez difficile. Mais nous espérons en Dieu. Lui qui s'est plu à nous les envoyer, saura bien changer en fils d'Abraham les pierres les plus dures.

Grâce à la divine Bonté, en qui nous avions placé notre espérance la plus filiale, la guerre suscitée contre nous par l'hérésie, insolente et le parti sectaire a enfin cessé. Lettres violentes, écrits anonymes obscènes, affiches infamantes placardées dans les quartiers les plus fréquentés de la ville sans qu'aucune autorité s'en préoccupât le moins du monde, chansonnettes injurieuses et outrages faits aux amis les plus sincères de nos Œuvres, voilà le pain de chaque jour que nous servaient *évangéliquement* nos adversaires. Cette persécution obstinée nous obligeait à une continuelle tension d'esprit et paralysait notre action, mais elle avait aussi son

côté consolant, très propre à ranimer notre courage: la pensée que toutes les œuvres de Dieu portent le cachet de l'épreuve. A l'heure qu'il est, l'horizon s'est éclairci. La Providence a envoyé à ce Territoire un Gouverneur catholique au vrai sens du mot; c'est à dire que ce fonctionnaire n'a point la lâcheté de rougir de sa foi, qu'il est assidu à l'Église comme un membre très vivant du peuple fidèle, et qu'il élève avec amour ses enfants dans la pratique de la religion chrétienne. Aussi, en voyant le chef du Territoire se montrer si bien disposé à notre égard, tous nos pseudo-amis, les plus ardents en tête, ont rengainé leurs dispositions hostiles, sinon par amour au moins par crainte. Nous ne désirons pas leur intimité, il nous suffit d'avoir la paix.

Et pourtant, si leurs yeux ne se laissent point totalement aveugler par la haine, nos Œuvres de charité, qui s'étendent à tous indistinctement, les écoles, le Patronage du dimanche pour les garçons et pour les filles, l'asile pour ces dernières, l'asile pour les orphelins, tout doit parler à leur cœur, s'ils veulent se donner la peine de réfléchir. Et que diront-ils de l'hôpital? C'est précisément pour nous venger de leur malveillantes attaques que nous avons songé à édifier, cette année, un nouveau petit hôpital, qui était vraiment chose urgente. Un grand nombre de ces colons n'ont ni famille ni logement; ils vivent au jour le jour, et s'ils viennent à tomber malades ils sont aussi abandonnés que les animaux à l'état sauvage, meurent sans aucune assistance ni corporelle ni religieuse. Le cadavre d'un de ces malheureux fut trouvé étendu sur son grabat quinze longs jours après sa mort. Sans doute, pour le moment nous ne pourrions pas faire grand chose, mais le peu qu'il nous sera donné de réaliser vaudra mieux que rien. Nous n'avons pas étudié la médecine, mais Dieu peut guérir même sans doctorat: la Mission du Rio Negro en fait foi. Ici, en effet, on voit se reproduire le don de guérison, (*donum curationis*). Nous sommes dépourvus de tout, mais si le Seigneur Jésus se plaît à allumer et à entretenir dans nos cœurs le feu de sa divine charité, comme nous pouvons l'espérer de sa grâce, nous deviendrons les compagnons inséparables et dévoués de nos pauvres malades, nous les aimerons comme nous-mêmes, partageant leurs souffrances, mêlant nos larmes à leurs larmes, et l'ange du Chubut les recueillera certainement, ces larmes de la douleur et de la charité, pour les présenter au pied du trône du Dieu tout-puissant et tout miséricordieux. Quand Dieu est avec nous, pouvons-nous manquer de quoi que ce soit? J'ai été élevé à l'école de Don Bosco, j'ai vu la fondation de l'hôpital de Viedma, j'y ai même contribué: et je ne crains rien. Pourquoi ne réussirions-nous pas, puisque nous ne poursuivons notre but qu'a-

vec une intention droite et avec la bénédiction de notre vénéré Mgr. Cagliero. Voilà, ce nous semble, la voie la plus facile pour gagner les sympathies de ces chers Chubutins, quelle que soit leur nationalité, leur religion ou leur couleur. Veuillez donc, mon bien-aimé Père, remercier nos chers confrères, nos excellents Coopérateurs et nos bonnes Coopératrices du concours de leurs prières qui nous ont sûrement préparé une série où l'on voit se dessiner le rapprochement du protestantisme vers notre sainte religion catholique et romaine. Pour qui connaît l'abîme creusé par l'hérésie, qui a dans cette région des appuis sérieux, les conversions ci-dessus mentionnées sont des prodiges de la grâce et de la miséricorde de Dieu. Nous mettons donc toute notre confiance dans les prières de nos amis et surtout dans les prières qui se font dans le Sanctuaire du Valdocco et dans les Noviciats de notre Pieuse Société. Veuillez aussi, bien-aimé Père, nous recommander à la charité de nos chers bien-faiteurs. C'est d'eux que j'attends les ressources nécessaires pour éteindre nos dettes et marcher dans la voie du progrès spirituel dont vous connaissez les commencements bénis dans cette difficile Mission.

J'aurais bien d'autres choses à vous dire, mais je n'ai pas le temps de les écrire, le bureau de poste étant sur le point de se fermer. Nos communications entre Buenos-Ayres et l'Europe sont de nouveau plus difficiles. Voici deux mois que nous ne recevons pas de lettres, et bien que nous soyons au beau milieu de l'année, nous n'avons pas encore reçu *l'Ordo*.

Je termine donc, en vous présentant mes hommages respectueux. Veuillez bénir les Fils de Don Bosco et les Sœurs de Marie Auxiliatrice de notre Mission ainsi que les convertis et ceux qui doivent encore se convertir. Bénissez tout spécialement,

Votre fils très affectonné en N.-S. J. C.

BERNARD VACCHINA
prêtre de Don Bosco

Courrier Agricole ⁽¹⁾

L'AGRICULTURE.

L'agriculture exerce une influence considérable sur une nation, au triple point de vue matériel, social et moral.

(1) Le nombre toujours croissant de nos Maisons qui s'occupent d'agriculture et l'importance de plus en plus grande que prennent les questions agricoles, nous ont déterminés à ouvrir dans notre BULLETIN un *Courrier agricole*.

L'agriculture étant, en effet, la base de la richesse et de la grandeur d'un peuple, celles-ci seront d'autant plus grandes que les progrès réalisés dans cet art sont plus importants. Ni le commerce, ni l'industrie ne peuvent vivre et se développer sans elle. Sans doute les trois réunis forment le plus heureux des assemblages, mais c'est l'agriculture qui en est l'âme et le soutien. Sully n'a-t-il pas dit que « le labourage et le pâturage sont les deux mamelles de la France et de vraies mines du Pérou? » Les gens soucieux de l'avenir matériel de leur pays ont fait depuis quelques années de grands efforts pour propager et améliorer les bonnes méthodes de culture, pour fonder des Syndicats agricoles et des Sociétés d'agriculture, créer des Caisses rurales et des Chambres agricoles avec les mêmes attributions que les Chambres de commerce. Favoriser les œuvres agricoles, c'est faire acte de patriotisme et apporter un concours précieux à la prospérité et à la grandeur de son pays.

Depuis plusieurs années, une véritable émigration tend à dépeupler les campagnes et à augmenter la population des villes. Des salaires plus élevés, des jouissances plus faciles sont les causes de ce courant dangereux. Il n'y a même aucun profit pour les villes: ce trop-plein de population inoccupée est un souci pour les autorités. Que de personnes attendent du travail qui vient tard ou jamais! De là, la misère, ces moyens de vivre temporaires et irréguliers, la colère contre la société et souvent la chute, avec le tribunal comme épilogue. Les statistiques montrent d'une manière saisissante l'augmentation de la criminalité: une des principales causes est l'abandon de la campagne; les gens malheureux et aigris sont facilement conduits à l'assaut de la société. Dans les villages, les anarchistes et les fauteurs de désordres et de révolutions sont à peu près inconnus: on y trouve, au contraire, le respect de la propriété, de la famille et de son semblable, ce qui constitue le fondement sur lequel repose la société.

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu

à dit Delille. Aucun travail, en effet, n'est aussi moralisateur que celui des champs. Le cultivateur sent plus que l'ouvrier des villes l'action de la Providence, plus facilement aussi il élève son âme vers Elle. Lorsqu'il confie ses semences à la terre, quand il voit ses récoltes menacées, il sent naturellement, sans effort, le

besoin de demander à Dieu de bénir la première et de préserver les secondes. En contemplant la beauté et la magnificence de la nature, son esprit se porte sans peine vers le Créateur, ce qui développe en lui les sentiments de religion, d'honnêteté et de respect pour son prochain. Le travail incessant, la sobriété et la simplicité de sa vie en font un homme de mœurs essentiellement rangées et capable des vertus publiques et privées qui font le bon citoyen et le chrétien modèle.

Don Bosco, avec sa clairvoyance et son amour du bien, avait compris tous les avantages qu'offre l'agriculture exercée d'après les meilleures méthodes. Les œuvres qu'il a fondées dans cet ordre d'idées sont déjà répandues, on peut dire, dans le monde entier. De nombreux Orphelinats agricoles existent en France, en Italie, en Espagne, en Palestine, dans les Missions salésiennes de l'Amérique du Sud, etc. ou des centaines d'enfants apprennent à devenir de bons chrétiens, des agriculteurs instruits et d'honnêtes citoyens. Son vénéré Successeur Don Rua n'a pas moins à cœur la fondation des Maisons agricoles pour aider, dans la mesure de ses forces, à faire progresser l'agriculture dans chacun des pays où la Providence appelle les Salésiens de Don Bosco, en vue de moraliser les jeunes gens pauvres et abandonnés et de contribuer à la prospérité et à la grandeur de la nation à laquelle ils appartiennent.

(A suivre).



Reconnaissance à Marie.

Un Coopérateur salésien envoie une offrande de 100 francs pour rendre grâces à Marie Auxiliatrice d'une grâce obtenue. Il désire la faire insérer dans le *Bulletin*.

Dans vos tribulations recourez à Marie.

Faenza, 1^{er} février 1896.

Il est bien vrai que c'est à la simplicité et à l'humilité que Dieu ouvre les trésors de la science vraie et solide. Voici un fait

qui le prouve une fois de plus. Ce matin, 1^{er} février 1896, le soussigné a reçu la visite d'un pauvre campagnard habitant un des faubourgs de la ville. Ce brave homme paraissait inondé de consolations spirituelles. «Voilà quelques jours, dit-il, n'ayant pu arriver à un accommodement avec mes patrons, je me voyais contraint de les abandonner sur le champ, pour chercher ailleurs du travail afin de subvenir aux nécessités de la vie. Jugez de l'angoisse qu'a dû en éprouver ma pauvre famille, qui voyait ses suppliques, ses prières et ses promesses accueillies par un refus inexorable. Dans cette nécessité pressante, l'idée me vint de recourir à la Vierge Auxiliatrice, la Madone de Don Bosco, et je sentis naître dans mon cœur une grande confiance envers cette glorieuse Bienfaitrice. Les *Lectures catholiques*, auxquelles je suis abonné depuis longtemps, m'ont démontré que Marie, notre Mère a tous, a déjà accordé des grâces semblables; et en union avec ma pauvre famille je commençais une neuvaine à Marie Auxiliatrice, lui promettant que si Elle voulait bien me secourir dans la nécessité du moment présent, je ferais publier la grâce obtenue, demanderais à être Coopérateur salésien et ferais en outre célébrer une messe à l'autel de Marie Auxiliatrice à Turin. Aujourd'hui, le cœur rempli de la plus douce consolation, je viens rendre à la Très Sainte Vierge des grâces infinies de ce qu'Elle a bien voulu exaucer complètement ma prière. Ma position est désormais assurée et ma famille est de nouveau en possession de la paix et de la joie. Je m'empresse de m'acquitter de ma dette envers ma céleste Bienfaitrice. L'offrande de 7 francs que je vous adresse est aux intentions indiquées ci-dessous et ma famille et moi nous sommes heureux de pouvoir devenir Coopérateurs salésiens. Cette faveur m'est un gage de la protection et de la bienveillance de notre bonne et tendre Mère, Marie Auxiliatrice.»

CHANOINE TARONI

Coopérateur salésien.

**Salus infirmorum,
ora pro nobis.**

Bormio, 25 février 1896.

O puissante, o clémente Vierge Marie, Secours des chrétiens, soyez à jamais louée, bénie, remerciée de tous! — Je vous ai invoquée dans la tribulation et vous avez exaucé ma prière, car l'unique remède qui pouvait encore faire du bien à ma mère malade, vous l'avez rendu efficace. Comme je vous ai promis, en cas de guérison, une offrande de 5 francs pour la célébration d'une messe à l'autel qui vous est dédié, je viens m'acquitter de ma promesse et vous prie de vouloir bien accorder à ma chère mère une guérison parfaite.

GERVASIO SOSIO, prêtre.

Un triduum à Marie Auxiliatrice.

Gênes, 31 mars 1896.

Sans prétendre diminuer en rien le mérite des médecins ni l'efficacité de leurs remèdes, convaincu, au contraire, que Dieu peut communiquer ses lumières aux médecins et donner à leurs prescriptions une vertu propre, je désire voir insérer ce fait dans le *Bulletin*.

Le 17 février, mon père prit l'*Influenza*, greffée d'une broncho-pulmonie; et une consultation le déclara bientôt en péril imminent. Après avoir employé tous les remèdes humains, nous nous sommes rappelés que notre père était Coopérateur salésien. Sans tarder, nous télégraphions à Turin pour qu'on y commence un triduum à Marie Auxiliatrice. Le troisième jour le malade fut déclaré hors de danger. Quelques jours plus tard, lorsque le médecin semblait promettre déjà que le malade se lèverait bientôt, une rechute imprévue rendit son état si grave qu'une seconde consultation le déclara perdu, vu surtout la paralysie des bronches qui était survenue. Les médecins affirmèrent que le malade ne passerait pas la nuit. Les remèdes furent appliqués sur le champ, mais pour la seconde fois aussi nous expédiâmes une dépêche à Turin pour demander un nouveau triduum. Cette seconde fois, je recommandai à notre cher malade de prier, lui aussi, Marie Auxiliatrice. Le soir, il reçut l'Extrême-Onction, et à partir de ce moment son état cessa d'empirer; tout au contraire, durant la nuit, il se mit à plaisanter; il se sentait plus fort, et disait que les sinapismes lui infligeaient le supplice de saint Laurent. Nous pensions que c'était là un mieux trompeur. Je dois ajouter que le lendemain, premier jour du second triduum, revenant de bonne heure de la messe, je fis la promesse, au nom du malade, que s'il guérissait, il se rendrait dans le Sanctuaire de Turin le jour de la fête de Marie Auxiliatrice, le 24 mai, pour La remercier de la guérison obtenue. J'étais à peine rentré que le malade se trouvait mieux. Il me demande du lait, le prend avec plaisir et sent le besoin de dormir. Le médecin arrive, trouve le malade endormi et déclare qu'il y a encore de l'espoir; il sort disant qu'il allait revenir dans quelques instants. A son retour, il déclara le malade hors de danger. Après quelques jours d'une heureuse convalescence notre père put sortir. Actuellement, il se trouve mieux qu'il n'était avant sa maladie. Ce cas de guérison, que des prêtres pieux et savants n'osent pas appeler un cas naturel, j'ai cru devoir l'attribuer à la puissante bonté de Marie Auxiliatrice.

LOUIS PELLAS.

Marie Auxiliatrice salut des soldats dans la guerre d'Érythrée.

I

Turin-Valsalice, Séminaire des Missions de Don Bosco, 12 avril 1896.

Je me sens en devoir d'offrir à Marie Auxiliatrice, en union avec toute ma famille, mes remerciements les plus vifs pour La bénir d'avoir arraché à une mort certaine mon cher frère Jean, caporal-major dans le corps expéditionnaire de l'Érythrée. A son départ, nous l'avons placé sous le manteau tutélaire de cette céleste Mère, en lui mettant au cou une de ses médailles: et Marie s'est vraiment montrée sa Mère toute bonne. Jean aurait dû se trouver à la désastreuse bataille d'Abba-Garima, où il eût péri avec son bataillon qui fut, à quelques hommes près, complètement écrasé. Mais Marie, dans sa maternelle providence, a permis qu'en route il se fit mal à un pied et, à cause de son soulier trop étroit, qu'il restât en arrière tandis que ses compagnons marchaient à l'ennemi. Sa blessure, qui était légère, fut guérie en peu de jours. Mais comme il ne pouvait plus être question de le diriger sur son bataillon, on l'envoya à Asmara, c'est-à-dire en lieu sûr. Sur ces entrefaites, ses compagnons d'armes prirent l'offensive le 1^{er} mars; écrasés par les masses ennemies, ils tombèrent presque tous sur le champ de bataille. Quelques-uns de ces glorieux vaincus, du même pays que nous, étaient partis pour l'Afrique, en même temps que mon frère. Leurs familles, inconsolables, pleurent maintenant la perte de ces chers enfants. Tout en prenant à leur douleur une part toute cordiale, nous avons le devoir bien doux de bénir Marie qui a veillé sur la vie de notre Jean bien-aimé.

ANDRÉ BELTRAMI

Prêtre de Don Bosco.

II

Le fait que nous venons de citer n'est pas le seul où la protection de la Très Sainte Vierge se soit manifestée de la façon la plus touchante et la plus indéniable envers les soldats ayant au cœur l'amour de cette Mère si bonne. En voici un autre qui nous est raconté par une personne digne de toute confiance, Monsieur G. P. L. de Turin.

« Il y a neuf ans, Monsieur G. P. avait reçu de Don Bosco une médaille de Marie Auxiliatrice. « *Gardez-la bien, avait dit Don Bosco en la lui remettant, elle vous rendra de grands services.* » — Dernièrement — c'est le narrateur qui parle — mon fils, officier, allait partir pour l'Afrique. Je lui mis au cou cette médaille, lui recommandant de ne la jamais quitter. A la tête de ses hommes, il prit part à la bataille d'Abba-Garima; je n'es-

saye pas de décrire la gravité des circonstances et les périls sans nombre courus par mon fils. Cerné par un gros détachement de soldats abyssins, il se croyait déjà perdu avec tous ses hommes. Mais la pensée de Dieu, de Marie Auxiliatrice, de la famille et de la patrie soutient son courage. Revolver au poing, et l'épée haute, il fond sur l'ennemi. Contre toute attente, il réussit à se dégager. En m'écrivant, il rend grâces de toute son âme à Marie Auxiliatrice, qui l'a couvert de sa particulière protection dans ce combat. *De tout son bataillon*, en effet, il n'y eut que *huit survivants*, parmi lesquels il est *le seul officier*.

Tout en répondant au désir pieux de ces serviteurs de Marie, par l'insertion au *Bulletin* des grâces que cette tendre Mère leur a accordées, nous voudrions exhorter toutes les mères qui ont leurs fils dans le corps expéditionnaire d'Érythrée, sous le patronage si puissant de la Mère de Dieu et de les inviter à porter sa médaille. Marie saura certainement les défendre contre tout péril de l'âme et du corps. A Elle seule, n'est-Elle pas terrible comme une armée rangée en bataille?

LA RÉDACTION.

Une mère consolée.

Le 6 mars courant, la plus jeune de mes filles, âgée de neuf ans, Ursule, fut prise d'une forte fièvre. M. le docteur Sartori, notre médecin, appelé sur le champ découvrit en elle les symptômes d'une maladie très grave, la pneumonie. Le diagnostic du médecin plongea dans la consternation toute la famille. On le comprendra facilement, étant donné qu'à cette époque, tous ceux qui étaient atteints de pneumonie succombaient. Et ils étaient nombreux. Dans ma terreur je m'adresse à Celle que l'on n'invoque jamais en vain et j'envoie une offrande au vénéré Don Rua à Turin pour le prier de faire célébrer une neuvaine à l'intention de ma fillette dont nous désirions la guérison. Mais le mal augmentait sans cesse et avec lui les craintes et les appréhensions de la famille toute entière. Je n'en espérais pas moins de Marie Auxiliatrice la guérison demandée; le danger même augmentait mon courage, et de nouveau je suppliai la Vierge Sainte de me conserver ma chère Ursule, promettant de faire publier dans le *Bulletin salésien* la grâce obtenue. O prodige! la promesse était à peine formulée que l'enfant sembla n'avoir jamais eu la fièvre; tout symptôme de maladie avait disparu. Le lendemain le médecin, à sa grande surprise, la trouva notablement mieux, et en peu de jours la chère petite, complètement guérie, put quitter le lit.

En témoignage de ma reconnaissance je m'acquitte de la promesse faite en l'honneur

de Marie Auxiliatrice, et envoie une humble offrande pour les Missions, avec prière de faire insérer dans le *Bulletin* la grâce obtenue.

HÉLÈNE LUCCHI-BECCHERLE.

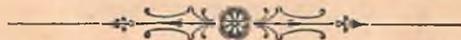
Marie protectrice des campagnes.

En songeant aux épreuves diverses et aux calamités qui ont ruiné mes plus belles espérances en fait de récoltes, j'ai dû faire un retour sur moi-même et peifser sérieusement aux promesses de notre regretté Père Don Bosco. C'étaient des jours heureux que ceux où, voilà trente ans passés, réunis autour de cet ami de Dieu, nous lui entendions dire que Marie n'a jamais été invoquée en vain. J'ai donc fait une promesse à cette tendre Mère; je l'ai invoquée, et Elle a exaucé ma prière. Voici trois ans que je fais la petite offrande d'une partie de ma récolte, et c'est toujours à titre de reconnaissance envers Marie pour la grâce obtenue. Et vraiment cette récolte s'est multipliée et a gagné en qualité d'une façon prodigieuse: les épreuves physiques mêmes ont disparu presque complètement. Vive donc Marie Auxiliatrice, la Protectrice des campagnes.

Un ancien élève de Don Bosco.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Michel Baiotto *Tigliole*. — François Bertoncello, séminariste, *Candiana*. — Colombe Ongari, veuve, *Felugo*. — Joseph Bernasconi, *Torricella*. — Marie Loggia Porta, *Borgo d'Alc.* — Une Coopératrice salésienne du diocèse de *Biella*. Rosalie Berri. — Marie Passerini — *Verchiani Pesaro*. — Jean Giorgi, *Castel S. Pietro Emilia*. — Lucie Centurelli, *Chignolo d'Isola*. — Antoinette Gregori, postulante des Sœurs de Charité, *Trente*. — J-B. Olivero, prêtre, *Saluzza*. — Louis Jacques Castello, Professeur à l'École Normale Supérieure, *Lavagna*. — Paul Castelli, secrétaire communal, *Inverigo*. — Angeline Gallo Onesti, *Fezzano*. — Joseph Pezzucchi, secrétaire com. Turin. — Angèle Masnaghetti, *Mondello*. — D. Pierre Furno, Directeur de l'Oratoire salésien de Trente, rend grâces pour Mesdames N. N. et Marie Nardoni de *Lavis*. — Henriette Nobile, *Codeville*, qui pour témoigner sa reconnaissance a fait mettre dans l'église de Codeville un tableau de Marie Auxiliatrice devant lequel les fidèles de cette localité viennent rendre leurs hommages à cette Reine du ciel et de la terre. — G. A. de *Sommariva Bosco*, pour la guérison d'un mal d'yeux obtenue pour son fils chéri. — D. François Cottrino, Directeur de l'Oratoire salésien de *Treviglio*, pour la guérison obtenue à une bonne chrétienne de cette ville à la suite d'un triduum fait par les enfants de cet Oratoire. — Marie Caecini, *Omegna*. — Madeleine Gardocini, pour M. Pierre Marinovich, *Californie*. — Marie Bernasconi, *Castello S. Pietro*. — Antoine Girandi, *Rossano Veneto*. — D. Joseph Cantarini, curé de *Masi Tosello*





COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 avril au 15 mai 1896.

France.

†

CAHORS: S. G. Mgr. Pierre-Alfred Grimardias, évêque.

†

CLERMONT: M. l'abbé Piclon, curé, *Olloix*.

GRENOBLE: M. l'abbé Cyrille Martin.

LIMOGES: M. le Chanoine Dutromp, curé-doyen, *Yarnages*.

MARSEILLE: M. l'abbé Camatte.

ORLÉANS: M^{me} de Terrouenne, en religion Sœur Françoise de Chantal.

LE PUY: M. le chanoine Hedde, archiprêtre de Saint-Paulien.

ROUEN: M. l'abbé Lallouel, curé-doyen, *Forges-les-Eaux*.

SAINT-BRIEUC: M. l'abbé J. Fr. Guérout, *Quintin*.

TULLE: M. l'abbé Chambre, curé, *Turenne*.

VANNES: M. le chanoine Olivier, *Guéméné*.

†

AIX-EN-PROVENCE: Sœur Julie, Supérieure de la Présentation, *Salon*.

†

AMIENS: M. Louis Narcisse Lonche.

ARRAS: M. H. Durand, *La Buissière*.

— M. Lestur, *Vimy*.

BELLEY: M^{lle} Annette Prevot, *Vaux-Ferroux*.

CAMBRAI: M^{lle} Duthoit, *La Madeleine-lez-Lille*.

— M. Charles Delefortrie, *Bondues*.

— M^{lle} Maria Quef, *La Madeleine-lez-Lille*.

— M^{lle} Lecour, *Lille*.

— M. Deheul, *Bondues*.

— M^{me} veuve Nys-Boudin, *Dunkerque*.

— M^{me} Caron-Bourgos, *Auby-lez-Douai*.

— M. Descat-Parenty, *Lille*.

— M^{me} veuve C. Desmazières, *Lille*.

— M. A. Desrousseaux, *Lille*.

— M^{lle} Destombes, *Roneq*.

— M. Desfontaine.

— M^{me} veuve Dollo, *La Madeleine-lez-Lille*.

— M. le comte de Caulaincourt, *Lille*.

— M^{me} L. Cordonnier, *Lille*.

— M. Hervaux, *Lille*.

— M^{me} Kembray, *Saint-Maurice*.

— M. Ch. de Franciosi, *Lille*.

CHAMBERY: M^{me} la baronne de Tours, née Alexandry d'Orengiani.

CHARTRES: M^{lle} Marie-Justine Launay.

CLERMONT-FERRAND: M^{me} Collangettes.

LYON: M^{me} veuve Dumas, *Grézieu-le-Marché*.

— M. Pierre Marrel, *Rive-de-Gier*.

MARSEILLE: M. Jules Pascalet.

— M^{me} la marquise de Forbin, *Château La Barben*.

— M^{lle} Reine Courbis.

— M^{me} Moutet.

— M. de Crozet (25 frs.)

MEUDE: M. Sagnet, *Trelans*.

NICE: M^{me} veuve Bonnier.

— M^{me} de Saint-Michel.

PARIS: M^{me} Tranquin.

— M^{lle} Emilie Travers.

PÉRIGUEUX: M. Th. Tissie.

LE PUY: M^{me} Joséphine Perranc, *Paulhagut*.

QUIMPER: M. Louis Lebreton, *Saint-Pol de Léon*.

REIMS: M. Barbe.

RENNES: M^{me} la comtesse de Legge.

— M. Edonard de Farcy.

RODEZ: M. Henri Marlavagne, *Milhau*.

SÈZ: M^{lle} Joséphine Devère, *Flers*.

TOULOUSE: M^{me} de Malaret, *Grenade-sur-Garonne*.

VANNES: M^{lle} Ambroisine Béard du Désert, *Auray*.

Étranger.

ALSACE-LORRAINE: M. l'abbé Huet Nicolas, curé *Béchy*.

— M. Aloys Linder, *Obernai*.

ALLEMAGNE: M^{me} la comtesse de Stillfried, *Château de Silbitz*.

— M. Szeiborski, *Schoppinitz*.

AUTRICHE: Monseigneur Lucas Jeran, *Laibach*.

— S. A. I. et R. l'archiduc Charles-Louis d'Autriche, *Vienne*.

— M^{me} Laura Zubrzycka, *Cracovie*.

BELGIQUE: M. le chanoine de la Roche, *Tournai*.

— M. l'abbé L. A. Beauloye, *Namur*.

— M. Guys, *Anvers*.

— M. Emile Delvaux, *Oret*.

— M^{me} veuve Cornet, *Swezezele*.

— M. Breydel de Brœch, *Bruges*.

— M. Lefebvre, *Marbehan*.

— M^{me} Lambert-Liefmans, *Audenarde*.

— M^{lle} Marie-Catherine Collignon, *Sury*.

— M^{me} la baronne Surmont de Volsberghe, *Ypres*.

— M^{me} Gramme, *Liège*.

— M^{me} Celestine Wenters, *Baelers-sur-Nèthe*.

— M^{me} la baronne Paul Bethune, *Château d'Overhamme*.

ITALIE: M. Pierre Appollin Grappein, *Gogne*.

— M. Pierre Quichardaz, *Gogne*.

— M^{me} Agnès Bordet, *Honc (Aoste)*.

SUISSE: M^{me} Lichtenstein, *Estavayez-le-Lac*.

Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à Don Lemoyné, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.